en liaison avec les Byzantins; il fut battu près de Civitate, au pied du Monte Gargano, et même fait prisonnier. Installé à Bénévent jusqu'en mars 1054, il devait mourir peu de temps après à Rome[357].

Malgré cette fin peu glorieuse, le pontificat de Léon IX fut grand. L'Église romaine avait affirmé sa force et son désir de réformes en Occident. Certains conseillers du pape, le cardinal Humbert en particulier, pensait qu'il était temps qu'elle affirmât sa puissance face à Constantinople.

Rome et Constantinople

Pendant longtemps la date de 1054 a été choisie pour signifier la coupure entre l'Église d'Occident et celle d'Orient. De fait le fameux anathème du 16 juillet 1054 a frappé les esprits par les circonstances théâtrales dans lequel il s'était déroulé. L'envoyé du pape, Humbert de Moyenmoutier, et les autres légats déposent sur l'autel de Sainte-Sophie la bulle d'excommunication contre le patriarche Michel Cérulaire, sortent de l'église, secouent la poussière de leurs chaussures et peu après quittent Constantinople[358]. Le 24 juillet, le synode permanent réuni par Michel Cérulaire condamne les agissements des légats, ces hommes d'Occident venus de la région des ténèbres; la rupture semblait consommée.

Pour expliquer cet incident, il faut rappeler que les relations entre les Églises occidentales et orientales étaient passées depuis des siècles par des phases de conflits et de réconciliations[359]. Les raisons culturelles : ignorance du grec en Occident, incompréhension réciproque des mentalités, et politiques : restauration de l'Empire en Occident en 800, puis en 962, sont aussi déterminantes que les désaccords religieux. Ceux-ci portent, d'autre part, plus sur les coutumes liturgiques que sur le dogme.

Après le couronnement d'Otton Ier en 962 et les tentatives de l'empereur en Italie du Sud, une certaine tension existe, dont témoigne le rapport de Liutprand de Crémone au retour de son ambassade à Constantinople[360]. Jamais l'incompréhension n'avait été poussée aussi loin. Le mariage d'Otton II et de Théophano en 971, la politique d'Otton III avaient permis un rapprochement entre l'Ouest et l'Est et un renouveau des influences orientales en Occident.

Pourtant lors du couronnement d'Henri II, le pape Serge IV accepte de réciter le *Credo* avec l'ajout du *Filioque*, ce que ses prédécesseurs avaient toujours refusé. En 1024, selon Raoul Glaber[361], les Grecs demandent à Rome que le patriarche byzantin ait le titre d'« universel » et tentent d'obtenir ce résultat par des présents de toutes sortes faits au pape. Mais Guillaume de Volpiano écrit au pape Jean XIX pour le mettre en garde.

---

357. H. Taviani-Carozzi, *La principauté lombarde de Salerne (IXe-XIe siècle)*, Rome, 1991, t. II, p. 950.

358. Sur le « schisme », cf. M. Kaplan, « Byzance-Rome : le grand schisme » dans l'*Histoire*, 1982, p. 23-33. Les anathèmes réciproques furent levés par Paul VI et Athénagoras le 7 décembre 1965.

359. M. Jugie, *Le schisme byzantin*, Paris, 1941, p. 9, compte sept schismes entre 337 et 843.

360. J. Koder et T. Weber, « Liutprand von Cremona in Konstantinopel. Untersuchugen zum griechischen Sprachschatz und zu realienkundlichen Aussgagen in seinen Werken », dans *Byzantina Vindobonensia*, 13, 1980.

361. Raoul Glaber, *Histoires*, IV, 2.

L'arrivée des mercenaires normands en Italie du Sud et leurs attaques contre les possessions byzantines sont à l'origine de nouveaux conflits. Conrad II puis Henri III jouent habilement des rivalités entre princes lombards, byzantins et normands. Ces derniers triomphent des Byzantins à Troia en 1048. Le pape Léon IX, accepta de se rapprocher d'Argyros représentant du basileus Constantin Monomaque[362]. Le nouveau patriarche Michel Cérulaire redoute cette alliance. Il prend l'initiative par l'intermédiaire de Léon d'Ochrida, archevêque de Bulgarie, d'adresser une lettre à l'évêque de Trani dans laquelle étaient énumérés tous les griefs qui opposaient les deux Églises, griefs surtout d'ordre liturgique. D'autre part, il fit fermer les églises latines. L'unité ne pouvait être réalisée que si Rome revenait à la véritable orthodoxie.

Le cardinal Humbert, dont on connaît le caractère impétueux, fut chargé de répondre. Il le fit en réfutant les reproches point par point. Pourtant, devant le danger normand en Italie du Sud, le basileus ne veut pas de rupture et Cérulaire le suit dans cette politique. Deux lettres envoyées à Léon IX fin 1053 vont dans ce sens. Le pape envoie donc une mission à Constantinople pour négocier un accord entre les deux Églises : en font partie le cardinal Humbert, le chancelier Frédéric de Lorraine, futur Étienne IX, et l'évêque d'Amalfi qui avait rencontré Argyros en Italie. La mission s'adresse à l'empereur plus qu'au patriarche, ce qui mécontente ce dernier[363]. Le 19 avril, Léon IX meurt, ce qui aurait dû interrompre la mission d'Humbert. Ce dernier, voyant la mauvaise volonté du patriarche, décida de repartir, non sans avoir condamné Michel Cérulaire à Sainte-Sophie le 16 juillet[364]. Ce dernier répondit le 24 juillet. Pourtant il est remarquable que les autres patriarches ne suivirent pas Michel Cérulaire. Pierre d'Antioche, qui était en bonnes relations avec Rome, estima que les motifs de brouilles : question de barbe, anneau épiscopal, graisse et saindoux, étaient secondaires et que, pour le reste, il fallait en discuter calmement avec le successeur de Léon IX. Il ne fut pas entendu et les choses restèrent en l'état, comme après les autres ruptures du passé[365]. Michel Cérulaire déposé en 1057 et mort peu après, fut considéré comme un saint par les fidèles de Constantinople. Les relations entre le Basileus et les papes reprendront par la suite, surtout en raison du péril que les Turcs firent peser sur l'Empire byzantin. La véritable coupure entre les deux Églises ne sera effective qu'après les croisades. Les Occidentaux ont eu l'illusion que leur installation en Orient permettrait l'unification des Églises. C'est, par leur faute, le contraire qui se produisit.

362. Cf. V. Grumel, cité p. 319, n. 213.

363. E. Amann et A. Dumas, *L'Église au pouvoir des laïques*, p. 138 et suiv.

364. Texte de l'anathème dans *PL* 143, 1002-1003, et dans F. Biot, *L'Église face aux chrétiens séparés*, t. I, 1963, p. 15-17.

365. V. Grumel, « Le premier contact de Rome avec l'Orient après le schisme de Michel Cérulaire », dans *BLE*, 1982, p. 21-29.

QUATRIÈME PARTIE

Les nouvelles chrétientés

CHAPITRE PREMIER

La nouvelle chrétienté du monde occidental. La christianisation des Slaves, des Scandinaves et des Hongrois entre le IXe et le XIe siècles

par Jerzy KŁOCZOWSKI

I. DU PAGANISME À LA CONVERSION

La christianisation des Slaves, des Scandinaves ou Normands et des Hongrois fut un processus très long, qui dura plusieurs siècles mais qui s'accéléra et aboutit à des résultats décisifs entre le IXe et le XIe siècle. Ce fut alors le temps de la conversion des princes-rois des États en formation, suivis par leurs collaborateurs et par de larges couches de la population[1]. Les études sur ce sujet ne sont pas faciles, vu la pauvreté des sources, à la fois peu nombreuses et susceptibles d'être interprétées de manière très différente. Une critique rigoureuse s'impose à chaque fois, car nous avons besoin de diverses clefs pour bien comprendre le contenu réel du message transmis par telle chronique, tel annaliste ou tel objet trouvé au cours des fouilles archéologiques. Des luttes et des tensions de toutes sortes ont accompagné la christianisation[2]. Les rivalités entre les États et les Églises, mais aussi entre les centres missionnaires, ont influencé profondément les sources écrites de l'époque. Ainsi, par exemple, l'œuvre la plus importante pour notre connaissance de la christianisation de la Scandinavie — la chronique d'Adam de Brême du XIe siècle intitulée *Gesta Hammaburgensis ecclesiae Pontificum* — identifie presque la conversion avec l'obéissance aux archevêques de Hambourg-Brême, sans voir les autres initiatives et décisions[3]. L'image de la situation religieuse en Moravie et en Pannonie au IXe siècle est complètement différente selon que l'on prend en considération les *Vies* des saints Cyrille et Méthode ou les textes émanant de l'archevêché de Salzbourg[4]. En outre, la lecture de ces sources par les historiens des XIXe et XXe siècles a été bien souvent conditionnée par les tensions de

1. Sur les cadres historiques généraux de cette partie de l'Europe, cf. L. MUSSET, *Les invasions : le second assaut contre l'Europe chrétienne (VII-XIe siècles)*, Paris, 1971 (N. Clio, 12 bis); Cambridge M.H. 6 (1957); DVORNIK (1970); GRAVIER (1984). Parmi les publications plus anciennes : HALECKI (1952), MUSSET (1951). Il existe aujourd'hui deux encyclopédies historiques fondamentales : *Kulturhistorisk Leksikon for nordisk middelalder* (1956-1978) *Słownik* (*Starozytnósci Słowiánkisch* (1967-1982). Pour les sources et les éditions : *Repertorium* (1962-1990).

2. Pour une vue d'ensemble : *Christianisation* (1987); Łowmiański (1986); Vlasto (1970); *HE*, t. 6/7; *Handbuch der Kirchengeschichte*, sous la dir. de H. JEDIN, 3, Fribourg, 1966; *Die Kirche in ihrer Geschichte*, sous la dir. de K.D. SCHMIDT E. WOLF, 2 E, Göttingen, 1976.

3. Excellente présentation dans B. SAWYER, « Scandinavian Conversion Histories », dans *Christianization* (1987), p. 88-110.

4. V. n. 25-28 ci-dessous.

Herder

Pierres tombales de vikings païens de l'île de Gotland (Suède) (Visby, Musée du Gotland).

l'époque. L'impérialisme prussien, tout naturellement, reprit à son compte les prétentions de la « Reichskirche » des xe-xie siècles, et les nationalismes de plusieurs pays voisins de l'Allemagne ont accentué avec fierté tout signe d'indépendance que l'on pouvait relever pour chaque pays en ces périodes lointaines. N'oublions pas l'importance qu'ont eue ces mythes des origines dans la formation de la conscience nationale, et le lien profond qui a existé entre la naissance de ces nouveaux États et la conversion au christianisme[5].

Les découvertes archéologiques si importantes dans l'Europe du Nord et de l'Est, notamment depuis quelques décennies, ont beaucoup enrichi nos possibilités d'étude, en dépit de certaines difficultés d'interprétation. Des recherches pluridisciplinaires et

5. V. par exemple A. Gieysztor, « Les antiquités slaves : problèmes d'une historiographie bicentenaire », *SSAM* 30, Spolète, 1983, p. 17-39; L. Musset, *Les invasions*, Paris, 1971, p. 191 et suiv.